

Paul Aïzpiri, *Le Palais des Doges*, Huile sur toile, 89 x 130 cm © galerie Taménaga



PAUL AÏZPIRI
Galerie Taménaga, du 23 mai
au 15 juin, tamenaga.com/fr

Aïzpiri l'inspiré

Où l'on découvre chez **Taménaga** la merveilleuse peinture de **Paul Aïzpiri** et les radieux envoûtements de ce suggestif coloriste. Tonifiant, euphorisant !

PAR DAMIEN AUBEL

VOYANT

Sabine Mirlesse, Galerie Andréhn-Schiptjenko, Paris
jusqu'au 20 juillet, andrehn-schiptjenko.com

L'artiste franco-américaine s'intéresse aux outils fabriqués par l'homme pour sonder et communiquer avec la nature, que ce soit les bâtons de sourciers, les boules des tempestaires qu'elle découvre dans le film de Jean Epstein. Mais aussi aux pratiques liant l'homme et la nature, telle l'utilisation curatrice de la soie de la mer en Sardaigne ou de la terre du Sanctuaire de Chimayo au Nouveau-Mexique. Elle a ainsi notamment suspendu une cloche nommée *Ofrenda* au-dessus d'une source naturelle dans le Lot et installé *Sept Portes de Givre* dans les hauteurs du Puy de Dôme. La galerie Andréhn-Schiptjenko, qui lui organise sa première exposition personnelle, présente ses dernières créations. Ses sculptures de verre, de bronze, de tissus plongés dans le sel marin, d'algues, de fulgurites, ses rayogrammes réalisés à l'aide de pierre, racontent ses explorations des matériaux, des rites, des coutumes, des techniques, des multiples rapports au vivant. Avec délicatesse et précision.

AUDE DE BOURBON PARME

Paul Aïzpiri (1919-2016) fait partie de cette poignée d'élus sur lesquels les bonnes fées de l'onomastique se sont penchées : n'entend-on pas dans son nom « inspirer », « inspiration » ? On sait que les noms recèlent, plus ou moins dissimulée, la vérité. Consultons sa peinture, et on verra comme cette simple indication linguistique était juste. Cet *Oiseleur*, avec sa veste au damier versicolore, auquel de gazouillantes créatures ailées font comme un chœur soumis d'adoration, a tout l'air d'être quelque magicien, quelque humain favorisé des grâces d'une bénédiction supérieure qui lui donnerait le chiffre de la langue des oiseaux. Le secret de la mélodie, de l'harmonie, des accords du Beau : c'est un inspiré, comme les artistes possédant ce secret.

Mais c'est l'art tout entier de Paul Aïzpiri qui est doté de propriétés analogues. Van Gogh, écrivant à son frère, notait que « la toile a un regard fixe idiot et elle fascine à ce point certains peintres qu'ils en deviennent *idiots eux-mêmes* ». Paul Aïzpiri le savait sans doute, lui dont les œuvres sont autant d'opérations de contre-envoûtement, destinées à contrer cette fascination « idiot », ou, pour parler avec des vocables consacrés, à réveiller l'inspiration.

Émanation, effusion : des toiles d'Aïzpiri se dégagent comme des fluides, d'impalpables substances, de celles dont

l'aura entoure magiciens et médiums. Voici *L'Orchestre* et les tortillements d'étranges filaments, fumée réduite à sa plus simple idée ; voici, aux antipodes pour ce qui est de la tonalité générale, baigné d'une mélancolie à la Rouault là où un rouge sonore de pulpe de fruit vivifiait le précédent, un *Pierrot* dont semblent goutter on ne sait quelles particules ; et le fond de cette *Tulipe jaune*, où les tiges se cassent comme les membres de danseurs rupestres, ne dirait-on pas qu'y dansent, justement, sur un barbouillis argileux, on ne sait quels cellules, gouttelettes, flocons ? Qu'importent au reste les désignations : ce qui compte, c'est qu'il y a partout sur ces tableaux un souffle – une expiration, condition *sine qua non* de l'inspiration.

Et Aïzpiri le magicien sait que, cette dernière, pour se la rendre propice, il faut la capturer. D'où peut-être l'éclat de ces toiles irradiées de soleil, destinées à aveugler, à rendre idiot, pour la captiver, l'inspiration. D'où, peut-être encore, ces têtes enfantines dans la symphonie bleu vert qu'est *Beauvallon*, comme si Aïzpiri retrouvait un des secrets des artistes dits « bruts » – à savoir que l'art est d'autant plus magique, d'autant plus talismanique qu'il est proche de la spontanéité enfantine. D'où aussi, qui sait ? dans cette *Nature morte et palmiers*, dans ce *Rialto*, cette façon de délinéer, de multiplier (au sol, via les fenêtres) des zones closes, comme on délimiterait des espaces magiques où les esprits se feraient piéger. Et tout cela pour l'extraordinaire dilatation bleue, ascendante, du *Palais des Doges*, souffle puissant et euphorique qui arrache définitivement l'artiste à la fascination « idiot » de la toile.